



Syria
Archéologie, art et histoire

91 | 2014
Varia

Le monastère de 'Aṭō en Arabie

Maurice Sartre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/1676>

DOI : 10.4000/syria.1676

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 377-389

ISBN : 9782351597149

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Maurice Sartre, « Le monastère de 'Aṭō en Arabie », *Syria* [En ligne], 91 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/syria/1676> ; DOI : 10.4000/syria.1676

LE MONASTÈRE DE 'AṬŌ EN ARABIE

Maurice SARTRE

Université de Tours, Institut Universitaire de France

Résumé – Une inscription grecque inédite provenant de la région de Suweidā' permet de localiser avec précision le monastère de 'Aṭō, mentionné par la *Lettre des archimandrites d'Arabie* vers 570, sur les pentes du tell Jefneh. Ce monastère y apparaît non seulement sous son nom grec, Ἀταῶς (gén.), mais placé sous l'autorité du même archimandrite que nomme la *Lettre*, ce qui ne peut réellement surprendre puisque le texte est daté de la décennie 565-574.

Mots-clés – Couvent miaphysite, *Lettre des archimandrites d'Arabie*, monachisme en Arabie, Jebel Druze chrétien, Jafnides, Anastase I^{er} d'Antioche

Abstract – An unpublished greek inscription found near Suweidā' gives the exact location of the 'Aṭō monastery, quoted by the Letter of the archimandrites of Arabia, around AD 570, on the slopes of the tell Jefneh. The monastery is named in the new inscription by its greek name, Ἀταῶς (gén.), and it is run by the same archimandrites whose name appears in the Letter, not a surprise since the new inscription is dated to the decade 565-574.

Keywords – Monasticism in Arabia, Miaphysite monastery, Letter of the archimandrites of Arabia, Christian Jebel al-'Arab, Jafnid dynasty, Anastasius the 1st Patriarch of Antioch

ملخص – يتيح لنا نقشٌ يونانيٌّ غير منشور سابقاً، قادمٌ من منطقة السويداء، تحديد موقع دير عطو 'Aṭō المذكور في رسالة أرشيمندريت الولاية العربية نحو عام ٥٧٠، بدقة على سفوح تل جفنة. لا يظهر هذا الدير في هذا النقش باسمه اليوناني وحسب، Ἀταῶς (مضاف إليه)، إنما موضوعاً كذلك تحت سلطة نفس الأرشيمندريت الذي تسميه الرسالة. وهذا ليس بالأمر المستغرب حقيقةً، باعتبار أن النص مؤرخ من العقد الممتد بين عامي ٥٦٥-٥٧٤.

كلمات محورية – دير لأتباع الطبيعة الواحدة، رسالة أرشيمندريت الولاية العربية، الرهبنة في الولاية العربية، جبل الدروز المسيحي، بنو جفنة، أنسطاسيوس الأول الأنطاكي

* J'ai bénéficié des précieux conseils de mes collègues et amis de l'équipe des IGLS de Lyon (Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier, Jean-Baptiste Yon) dans la phase préparatoire, et dans la phase finale d'heureuses remarques à la fois de Françoise Briquel-Chatonnet et de Denis Feissel, lecteurs attentifs. Que tous soient ici remerciés très chaleureusement pour leurs suggestions (même si je ne les ai pas toujours retenues), étant entendu que je reste seul responsable des erreurs qu'on y trouvera. La rédaction de *Syria* remercie Chadi Hatoum pour la traduction du résumé et des mots-clés en arabe.

Dans la liste des monastères figurant à la suite de la *Lettre des archimandrites d'Arabie* publiée par Jean-Baptiste Chabot dans ses *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas*¹, figure la mention suivante que je reproduis en syriaque, en transcription et en traduction française grâce à l'amitié de Françoise Briquel-Chatonnet, puis dans la traduction latine (p. 148, l. 20-21) de Chabot :

ܢܬܝܪܐ ܩܥܫܝܫܐ ܡܪܝܫܕܝܪܐ ܕ-ܕܝܪܐ ܕ-ܐܒܐܡܪ ܡܐܟܣܝܡܐ ܕ-ܐܬܘܐ. ܐܪܡܝܬ ܐܕܐ ܒܟܝܬܪܐ ܐܕܐ.

nəṭīrō qašīšō wərīšdayrō d-dayrō d-'abas mar maksīmō d-'aṭū. 'armīt 'īdō bkīrat 'īd.

« Neṭīro prêtre et supérieur de monastère du monastère d'Abba mar Maximos de Aṭu/o. J'ai signé de ma propre main ».

« Neṭira, presbyter et archimandrita monasterii abbatis Mar Maximi, in 'Aṭō, subscripsi propria manu »².

Dans le commentaire géographique que Theodor Nöldeke avait donné de la liste géographique³ de la *Lettre*, il rangeait ce monastère de l'abbé Mar Maximus parmi ceux qui ne pouvaient être localisés ou seulement avec une extrême incertitude. René Dussaud ne devait pas considérer que la connaissance avait progressé sur ce point puisque ce village n'est pas même mentionné dans sa monumentale *Topographie* de 1927⁴. Beaucoup plus récemment, Robert Hoyland laisse trois points d'interrogation à la place dévolue à la localisation dans sa liste des monastères de la *Lettre*⁵.

Pourtant, vingt ans après l'article de Th. Nöldeke, une inscription copiée par William Ewing, et publié par A. G. Wright et A. Souter⁶, apportait quelques éléments nouveaux (fig. 1). L'inscription avait été copiée par Ewing dans le village de Kafr, au sud de Suweidā'. Selon son habitude, le Révérend voyageur ne donnait pas beaucoup de détails quant à la localisation du monument (« au-dessus d'une porte »), mais il en donnait un bon dessin. Il s'agit d'un grand linteau, apparemment complet, portant une couronne au centre, des croix au début et à la fin du texte. Dans nos prospections en vue de la constitution du volume XVI des *IGLS*, qui englobera tout le Jebel al-'Arab, nous n'avons pas retrouvé cette pierre qui ne reste donc connue que par le dessin d'Ewing. Mais R. Dussaud et Fr. Macler avaient pu la voir quelques années après Ewing et avaient corrigé quelques bévues de leur prédécesseur⁷, notamment à la fin du texte. Cette inscription, qui porte le n° 410 dans *IGLS* XVI, se présente donc ainsi dans la copie de Ewing :

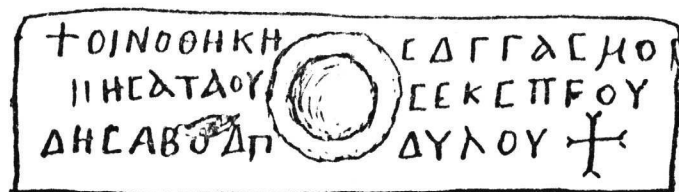


Figure 1. Copie de l'inscription de Kafr par W. Ewing. WRIGHT & SOUTER 1895, p. 276, n° 152.

1. CHABOT 1908, pour le texte syriaque, CHABOT 1952 pour la traduction latine. La liste des monastères représentés se trouve dans MILLAR 2009 (qui donne une traduction) et HOYLAND 2009 (qui propose une identification), fruit d'un travail commun des deux savants ; Millar y ajoute une présentation de l'ensemble du dossier.

2. La traduction française qu'avait donnée LAMY 1898, p. 117-137, sur ce passage p. 125, n° 3, n'est pas différente : « Natira, prêtre et abbé du couvent d'Abbas Mar Maxima d'Atou, j'ai signé de ma propre main » ; trad. anglaise de MILLAR 2009, p. 109 : « I, Netira, presbyter and head of monastery of the monastery of Abbas Mar Maximos in 'TW, have signed with my own hand » est plus proche de l'original car, comme me le signale Fr. Briquel-Chatonnet (à qui je dois le texte syriaque), le syriaque donne « supérieur de monastère » pour désigner celui que le grec nomme habituellement *archimandrites*.

3. NÖLDEKE 1875, p. 438.

4. DUSSAUD 1927.

5. HOYLAND 2009, p. 134, n° 3.

6. WRIGHT & SOUTER 1895, p. 276, n° 152.

7. DUSSAUD & MACLER 1903, p. 653.

Des fautes de lecture apparaissent évidentes : des Δ pour des Α, des hastes en trop, un Γ pour un Ι. R. Dussaud note que ἄββα Παύλου est nettement écrit sur la pierre, au lieu du [Ἡ]δύλου de Wright et Souter. On peut hésiter sur la restitution de la première ligne car le motif central doit être d'origine et l'on devrait lire plutôt οἰνοθήκης que οἰνοθήκη [τῆ]ς, car en principe aucune lettre n'a disparu ; pourtant, la seconde solution semble plus correcte et l'on comprend mal le sens d'un génitif. Grâce à la copie d'Ewing et aux observations de Dussaud, on peut donc établir le texte suivant, qui est complet :

Οἰνοθήκη [τῆ]ς ἁγίας μο-
νῆς Ἀταους ἐκ σπου-
δῆς ἄββα Παύλου.

« Cellier du saint monastère d'Ataô, par les soins de l'abbé Paul ».

On a donc ici le linteau de la porte d'entrée du cellier de ce monastère ou d'un cellier lui appartenant. On ne s'étonnera pas de trouver un cellier dans un monastère de cette région dont les vignes étaient réputées jusqu'à La Mecque à la même époque⁸. Curieusement, ni les premiers éditeurs, ni Dussaud, pourtant très sensible aux questions de toponymie antique, ne font le moindre commentaire sur le nom de ce monastère. Dussaud, qui connaît bien les listes de Nöldeke, à défaut d'un rapprochement possible entre toponymie antique et toponymie moderne, ne songeait nullement à rapprocher ce monastère du monastère de l'abbé Mar Maximus à 'Aṭō. Cette absence de rapprochement est d'autant plus surprenante de la part de Dussaud qu'il avait lui-même revu la pierre.

Un génitif en -ους peut renvoyer à trois nominatifs : Ἀταῆς, Ἀταος, Ἀταω. La première forme est grammaticalement possible, mais peu usitée pour des toponymes ; la seconde est bien attestée pour des noms comme celui d'Argos ; la troisième, comme me le fait observer Denis Feissel, est celle que l'on trouve pour une cité comme Φαίνω d'Arabie (au sud de la mer Morte), et que l'on retient en conséquence pour quelques villages syriens dont on ne connaît que le génitif, comme Καπριοσαρονότους κώμη⁹ et Ζαερούς en Antiochène¹⁰. La transcription Ἀτάω a sans doute l'avantage de transcrire au plus près la forme syriaque 'Aṭō ; c'est celle que nous adopterons ici sans ignorer l'arbitraire de ce choix.

L'absence de rapprochement entre l'inscription de Kafr et la liste des souscripteurs de la *Lettre* de 570 a peut-être une explication. De très nombreux monastères cités dans la *Lettre* se situent dans le nord de la province, et parfois même au-delà, en Damascène (comme ceux de Mezzé et de Kfar Sousseh, aujourd'hui deux quartiers de la ville de Damas), et dans les alentours de l'Hermon. On avait donc tendance à chercher les monastères non encore localisés dans les mêmes régions, plutôt que dans l'est ou le sud de la province d'Arabie. Certes, on avait tort, car des monastères situés dans le Hauran central et méridional sont explicitement mentionnés, comme ceux de *Mothana* (p. 150, l. 11-12), de 'Ahireh-'Ariqah (p. 151, l. 30-31), ou de Shaqqā (p. 154, l. 1-5). Mais cela ne contredit pas l'impression d'ensemble que la plupart de ces couvents se situent dans la plaine de Batanée, sur les pentes de l'Hermon et de la Damascène méridionale. En ce qui concerne 'Aṭō, on pourrait ajouter un argument que n'utilisa pas Nöldeke, faute de disposer de bases suffisantes en matière d'onomastique régionale : le nom de son archimandrite, Netiras ou Natira, trouve ses parallèles dans la région du mont Hermon : Netiros à Rakhlé (*IGLS* XI, 20), Neteiros à 'Ain al-Burj (*ibid.*, 39), Netiras à Rakhlé (*ibid.*, 22)¹¹. S'il n'y avait l'inscription de Kafr, on n'aurait vraiment aucune raison de chercher ce monastère dans le Jebel al-'Arab. Mais, curieusement, l'inscription de Kafr est restée à l'écart du débat.

Une découverte récente, au printemps 2010, que je dois à l'amabilité de Yasser Chaar, inspecteur des Antiquités à la Direction des Antiquités du mohafazat de Suweidā', rouvre le dossier et permet de parvenir à une conclusion ferme. Ce nouveau texte¹², brisé de tous les côtés, aurait été trouvé, selon

8. Cf. SARTRE 1985, p. 129.

9. FEISSEL 1982, p. 321, n. 9, renvoyant à *MAMA* III, 118 (inscription de Korasion en Cilicie).

10. SEYRIG 1958, p. 9, n° 8d : ὅροι ἐπ(οικίας) Ζαερούς, « les bornes du domaine de Zearō », traduit Seyrig qui l'identifie au village d'où provient la borne, Bāziher.

11. Un autre signataire de la *Lettre* porte le nom de Netira (p. 155, l. 30), mais son monastère, *Apha*, n'est pas localisé.

12. La nouvelle inscription porte le n° 424a dans le t. XVI des *IGLS* en voie d'achèvement.

les premiers renseignements fournis, à Majdal, village situé en contrebas de Suweidā' en direction du Trachôn, sur la route d'Ezra'. Malgré la piètre qualité de la photographie, faite avec un téléphone portable et voilée, il m'apparut aussitôt qu'on pouvait lire à la seconde ligne ΜΟΝΗΚΑΤΑΟΥΥC, et à la suivante ΘΕΟΦΙΛ'NETIP. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la curiosité.

Plusieurs conversations avec Y. Chaar, qui n'était pas très sûr du lieu de sa trouvaille, ne parvinrent guère à faire avancer la question de la provenance. Je l'incitais vivement à se souvenir s'il n'avait pas recopié ce texte plutôt du côté de Kafr, en tout cas au sud de Suweidā', plutôt qu'à Majdal, mais il m'avoua rapidement son embarras ; il n'avait aucun souvenir précis de cette prise de vue.

Le 11 mai 2011, nous parcourûmes, ma femme et moi, la région de Kafr avec l'inventeur de ce texte en quête de vérification pour le volume XVI des *IGLS*, avec notamment l'espoir de retrouver cette pierre. Peine perdue : malgré les heures passées à Kafr, où nous retrouvâmes néanmoins des textes disparus depuis l'époque de Bankes ou celle d'Ewing, le texte photographié par Y. Chaar nous échappait.

Quittant Kafr, Y. Chaar proposa de nous montrer un site que nous n'avions jamais visité et dont nous n'avions guère trouvé mention chez les voyageurs amateurs de vestiges romano-byzantins, le tell Jefneh. Il s'agit d'un beau volcan, au nord-est de Sahwet el-Khodr, juste à l'est de Kafr. Au milieu des vignes et des vergers, le tell Jefneh se dresse à 1 700 m, facile à reconnaître grâce à son couronnement rocheux. Après une ascension pédestre assez facile, nous arrivâmes près du sommet, dans un éboulis de blocs informes. La vue s'étend vers le sud jusqu'au piton de la citadelle de Şalkhad, au nord vers le Jebel Quleib et le tell Ghineh, point culminant du Jebel al-'Arab. Le tell Jefneh lui-même présente sur cette face du sommet une sorte d'ensellement entre deux éminences (**fig. 2**). L'espace est occupé par une masse de blocs écroulés (**fig. 3**) que le père A. Beaulieu, préhistorien, avait repérée lors de ses visites dans le Jebel, et signalée brièvement dans sa publication de 1944 comme une « grande ville »¹³. Le site a été visité beaucoup plus tard par Frank Braemer qui signale l'état déplorable des ruines et le vol de tous les blocs taillés, et identifie un grand bâtiment sur le flanc sud et de petites structures rondes vers le bas du site, peut-être des tours de surveillance des champs ou des tombes. Il note que le matériel de surface consiste en de la céramique romaine tardive et médiévale et que rien ne laisse supposer une occupation pré-romaine¹⁴.



Figure 2. Le sommet du tell Jefneh vu de l'ouest, avec les ruines écroulées du couvent entre les deux sommets © M. Sartre.

13. BEAULIEU 1944, p. 232-241, avec un « Appendice » donnant la liste des stations repérées, p. 242-250 ; le tell Jefneh apparaît p. 244, dans une incise sous le n° 26 : « au sommet du Tell Djafna, je n'ai pas trouvé de silex, mais une grande ville d'époque postérieure ».

14. BRAEMER 1993, p. 126.



Figure 3. Les éboulis de ruines sur le flanc ouest du tell ; on remarque de rares blocs taillés © M. Sartre.

C'est là, près d'une cavité comme il en existe dans tous ces volcans, que Y. Chaar retourna sans hésiter une pierre d'allure banale : c'était la pierre inscrite dont il nous avait fourni une photographie ! De nouvelles photographies et une lecture sur la pierre permirent de faire progresser le déchiffrement et l'on peut désormais décrire ainsi la pierre et le texte qui y est gravé (**fig. 4**).

Extrémité droite d'un grand linteau de porte ; il devait s'agir d'une porte massive en pierre comme il en existe beaucoup dans le Hauran, car le logement du gond supérieur, bien visible à l'arrière, est de très grande taille (**fig. 5**). Il ne manque peut-être pas grand-chose à droite, même si l'usure de la pierre a pu faire disparaître une lettre. Il ne subsiste que 70 cm environ en longueur, mais le linteau entier devait faire au moins le double ¹⁵. On imagine qu'il était orné d'une croix au centre, mais il n'est pas prouvé que le texte occupait tout l'espace disponible.

[- -]ΑCΤΑ
 [- -]ΜΟΝΗCΑΤΑΟΥCΑ[- -]
 [- -]ΥΘΕΟΦΙΛ¹ΝΕΤΙΡΑ[- -]
 4 [- -]ΝΔΙΤΟΥΕΤΟΥCΥΞ[- -]

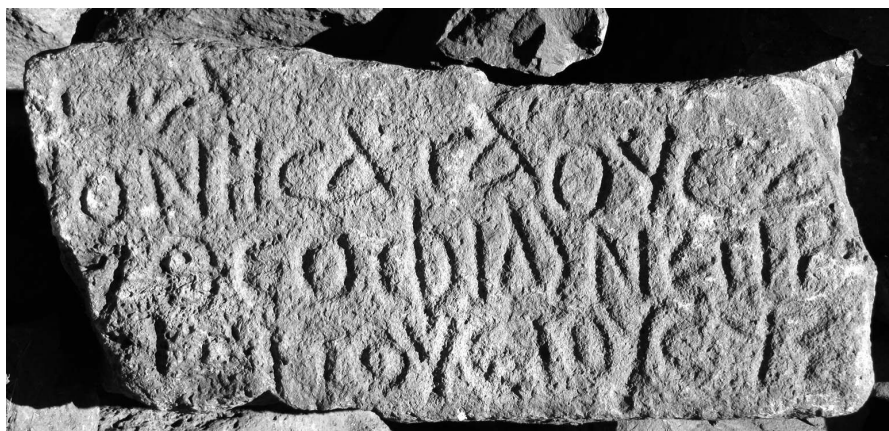


Figure 4. L'inscription inédite du tell Jefneh © M. Sartre.

15. Dimensions en cm : 70 x 28 x 47 ; h.l. : 5 à 7.



Figure 5. L'extrémité du linteau vue du dessous © M. Sartre.

Mon premier déchiffrement réalisé sur une mauvaise photo avait montré l'intérêt du texte, mais la lecture en direct permettait évidemment des progrès et des vérifications de points douteux. L'écriture peu soignée ne facilitait cependant pas la lecture. L'écriture est tardive, comme on le voit notamment par les A, inspirés de l'écriture cursive.

Si la 1^{re} ligne est centrée, il faut admettre qu'il manque au moins la moitié du texte à gauche ; s'agissant d'un linteau de porte, on doit admettre qu'il dépassait 1,50 m. Il faut donc imaginer d'assez longues lacunes à gauche.

L. 1 : ce que j'avais pris d'abord pour O initial est peu sûr. Les trois lettres CTA sont liées. Il y a, à la fin de la ligne, un signe qui ressemble à un signe d'abréviation.

L. 2 : on devine la fin du M initial.

L. 3 : sans doute un grand Y au début. On devine la jambe d'un A à la fin.

L. 4 : N au début ; ensuite, un Δ assez maladroit, écrasé, suivi d'un I ; on attend à cette place le début de la date : soit [i]γδ(ικτιῶνος) I του, soit [i]γδι(κτιῶνος) τοῦ, mais cette seconde solution obligerait à placer le chiffre de l'indiction avant la mention de celle-ci, ce qui n'est pas de règle. Le I, qui est assuré, ne peut être le bon chiffre car la 10^e indiction ne correspond à aucune année de la décennie ; je préfère considérer ce I comme fautif pour le chiffre comme je m'en expliquerai plus bas. À la fin, on lit sans difficulté ΥΞ, mais il peut manquer une lettre à droite.

[- -]ΑΤΑ
 [- - τῆς ἀγίας] μονῆς Αταους Α[-]
 [- - σπουδῇ το]ῦ θεοφιλ(εστάτου) Νετιρα
 [- - i]γδ(ικτιῶνος) I τοῦ ἔτους υξ[.]'

« ... du saint monastère d'Ataô ... par le zèle du très aimé de Dieu Nétiras ... au temps de la ... indiction, l'an 460/469 ».

Le nom du monastère qui pouvait paraître douteux dans l'inscription de Kafr au vu de la copie d'Ewing est confirmé par le nouveau texte : c'est bien Αταους au génitif.

À la différence du texte de Kafr, on ne sait quel est l'objet de celui-ci, mais deux indications paraissent claires même si elles ne sont que partielles sur la pierre. D'une part, un responsable du couvent — sans doute l'archimandrite, car l'épithète θεοφιλέστατος convient bien à cette fonction — est mentionné à la fin de la ligne 3 : son nom se lit pratiquement en entier, y compris le début de la jambe gauche du A final, et c'est Νετιρα au génitif, Νετιρας au nominatif. Comme il s'agit d'un nom plutôt rare, on n'hésitera pas à y reconnaître le prêtre et archimandrite de la *Lettre*, car il faudrait une coïncidence extraordinaire pour que deux monastères situés dans deux villages homonymes possèdent tous les deux un monastère dirigé par deux archimandrites homonymes, et à la même date.

Car la pierre porte une date à la fin. Celle-ci est donnée dans l'ordre décroissant, le plus courant, soit la décennie 460 dans l'ère de la province d'Arabie. Comme il faut ajouter 105 à ce chiffre pour obtenir la date en ère chrétienne, l'inscription est datée entre le 22 mars 565 et 21 mars 574 (l'année commence le 22 mars en Arabie). Le chiffre de l'indiction étant absent, on ne peut préciser davantage : la décennie en question commence durant une 13^e indiction (564-565) et se termine par une 7^e. Rappelons que les spécialistes de la *Lettre* datent celle-ci autour de 570, peut-être 569-570. Ainsi donc, trois informations concordent presque exactement entre la *Lettre* et l'inscription nouvelle : le nom 'Aṭō/Ἀταῶς (gén.), l'archimandrite Neṭira/Νετίρας, la date autour de 570. Tout invite donc clairement à conclure qu'il s'agit bien d'un même couvent, d'un même archimandrite, à la même époque. Ceci peut être considéré comme acquis.

Peut-on aller plus loin dans les restitutions ? Il n'est pas impossible que le nom complet du monastère, tel qu'il figure sur la *Lettre*, se trouve après la mention du nom de lieu. En effet, le A qui occupe la fin de la ligne pourrait être le début de Ἀββᾶ ἁγίου Μαξίμου, traduction grecque du nom syriaque abbas Mar Maximos qui figure dans la *Lettre*. Comme il ne peut guère y avoir plus d'une ou deux lettres à droite, la suite se trouverait donc dans la lacune de la ligne 3 à gauche. Cependant, on ne peut exclure une autre disposition du texte, sur deux colonnes séparées par une croix centrale, selon un dispositif classique des linteaux tardifs, même si l'on observe que c'est un autre choix qui a été fait à Kafr : le texte se lit en continu, de part et d'autre de la croix centrale. La présence d'une croix au centre, quoi qu'il en soit, limiterait la longueur des lacunes.

Si l'on choisit de restituer le titre complet de Netiras, πρεσβυτέρου καὶ ἀρχιμανδρίτου, cela impose une lacune d'au moins une vingtaine de lettres et on doit imaginer que le texte se développait en continu sur toute la longueur du linteau. La mention de ce qui a été réalisé sous l'archimandrite Nétiaras pouvait se trouver au début du texte.

Reste la première ligne, qui semble plus ou moins centrée, et dont le sens nous échappe. La lecture même pose problème ; seules les lettres CTA paraissent à peu près sûres, peut-être même ἈCTA. P.-L. Gatier nous a suggéré une invocation avec ἀναστάσεως, ce qui pourrait en effet convenir, mais D. Feissel propose, avec prudence mais sans doute avec raison, [Ἐπὶ τοῦ ἁγιοῦ(άτου) πατριάρχου Ἀν] ἁστα[σίῳ]. On lirait donc ici le nom du patriarche d'Antioche Anastase I^{er}, en fonction de 559 à 570, puis après sa déposition par Justin II et le patriarcat de Grégoire I^{er} (570-593), à nouveau de 593 à 598. La seule objection que l'on pourrait présenter est que la pierre semble vierge après le second A, ce qui oblige à considérer que la fin du nom était gravée au début de la ligne suivante (car il n'est guère imaginable qu'il ait été abrégé), ou qu'il ait été effacé.

Si l'on adopte cette solution, qui soulève un autre problème que l'on évoquera plus bas, la date du texte serait donc à chercher entre 564/565 et 569-570, soit entre la 13^e indiction d'un cycle et la 3^e du cycle suivant, réduisant ainsi la fourchette chronologique. Je crois que l'on peut réduire encore et écarter la 1^{re} et la 2^e indiction, car on voit mal que le graveur ait inscrit une haste droite au lieu d'un *alpha* ou d'un *bêta*. En revanche il peut soit avoir sauté le second chiffre des indictions 13, 14 ou 15, soit avoir confondu le *gamma* avec un *iota*. On serait donc soit entre mars 565 (début de l'année 460) et août 567 (fin de la 15^e indiction), soit entre septembre 569 et août 570 (3^e indiction à cheval sur les années 464 et 465 de l'ère provinciale).

D. Feissel observe que le nom de ce patriarche n'est pas attesté en dehors des limites du territoire d'Antioche ¹⁶, mais que celui de Grégoire apparaît dans une inscription d'Aréthuse ¹⁷. Quoi qu'il en soit, ce ne serait pas un argument pour récuser la restitution car les noms des patriarches sont peu mentionnés en dehors de leur propre diocèse. Plus intéressante et intrigante serait la mention du patriarche chalcédonien d'Antioche dans un monastère qui professe le miaphysisme. Cela peut néanmoins se comprendre. En 566, l'empereur Justin II entreprit de négocier avec les chefs miaphysites les plus

16. *IGLS* II, 546, en 566-7 à Deir Qitā, et *SEG* 42, 1335, en 593-8, à Abu Hamsa.

17. *IGLS* V, 2125, corrigé par FEISSEL 2007, p. 319-334 (P.-L. GATIER, *Bull. épigr.*, 2007, 1607 ; *SEG* 57, 1785).

en vue, Jacques Baradée et Théodore, qui eurent des entretiens avec des théologiens chalcédoniens. Les discussions se poursuivirent en 567 ou 568 à Callinicum sur l'Euphrate, entre le patrice Jean Commentiolos d'une part et Jacques Baradée et Jean d'Éphèse d'autre part. Les évêques miaphysites demandèrent dans une pétition à l'empereur que la formule « une seule nature » figure dans le texte de l'édit en préparation, ou qu'au moins on en revienne à l'*Hénotique* de Zénon, ce qui équivalait à s'en tenir au texte de Nicée. À ces conditions, ils étaient prêts à reconnaître l'autorité d'Anastase d'Antioche, mettant ainsi fin à la double hiérarchie qui divisait les églises syriennes. L'inscription du tell Jefneh porterait témoignage de ce rapprochement ou de cet espoir d'accord¹⁸. Cependant, cette mention reste surprenante car, d'une part l'accord n'aboutit pas avant 571 à un édit qui s'accompagna de l'arrestation des évêques miaphysites présents à Constantinople, d'autre part les moines semblent avoir été les plus farouches adversaires de ces discussions dont ils craignaient qu'elles n'emportent l'adhésion des évêques¹⁹ à des thèses qu'ils jugeaient hérétiques (« les deux natures »), c'est-à-dire nestoriennes à leurs yeux²⁰. Il faudrait que notre inscription se situe dans une phase où l'espoir d'un accord était encore réel, soit un peu avant que les archimandrites d'Arabie n'envoient leur fameuse lettre aux évêques. Cela favoriserait donc plutôt la date la plus haute, en 466-467, plutôt que la plus proche de la *Lettre*, en 469-470. Car Anastase reste connu pour être un opposant farouche des thèses miaphysites : même si l'affirmation d'Évagre qu'il se serait opposé à un ultime édit de Justinien tentant un rapprochement avec les miaphysites est inexacte, il n'en reste pas moins que nombre d'évêques attendirent qu'il se prononce avant d'y souscrire. Mais avant qu'Anastase ne se prononce, Justinien était mort²¹. On le voit, la restitution du nom du patriarche d'Antioche reste une hypothèse fragile. Si on l'acceptait, cela inciterait à considérer que les positions des monastères d'Arabie étaient peut-être moins monolithiques, au départ, qu'il n'y paraît dans le document de 570.

Si l'on accepte nos propositions, cela pourrait donner en définitive un texte dont l'organisation générale serait la suivante (le début de la ligne 2 *exempli gratia*) :

[Ἐπὶ τοῦ ἁγίω(άτου) πατριάρχου Ἀν]αστά-
[σίου ἐκτίσθη ὁ ναὸς τῆς ἁγίας] μονῆς Ἀταοὺς ἀ[β-]
[βᾶ ἁγίου Μαξίμου σπουδῇ το]ῦ θεοφιλ(εστάτου) Νετίρα
[πρεσβ(υτέρου) καὶ ἀρχιμ(ανδρίτου) χρ(όνων) ἰ]γδ(ικτιῶνος) Ι τοῦ ἔτους υξ[.]'

« Sous le très saint patriarche Anastase a été construit ... du saint monastère d'Ataô de l'abbé saint Maximos, par le zèle du très aimé de Dieu Nétiras, prêtre et archimandrite, lors de la .. indiction, l'année 460/5 ».

Le texte recopié par Ewing à Kafr invitait naturellement à localiser le site de 'Aṭō à proximité de ce village. Le site était donc à chercher soit près de Kafr, soit, plus largement, aux alentours de Suweidā'. L'inventaire de Dussaud ne fournissait rien de satisfaisant, et son auteur n'a d'ailleurs pas cherché à localiser 'Aṭō puisque Nöldeke y avait renoncé. L'argument onomastique reposant sur le nom Netiras ne devait pas nous dissuader de chercher ailleurs que dans l'Hermon ou la Damascène car Naṭaru est attesté en araméen à Si' 22 et se trouve dans les inscriptions safaïtiques sous la forme *nṭr*. De plus, on possède des exemples de noms composés avec cet élément dans la région du Jebel al-'Arab, comme Ναταρηλος, à Sleim (XVI, 90), à Canatha (XVI, 223), à Deir al-Khuleif (XIII, 9815). Ναταρος est attesté à Buraq du Trachôn (XV, 528 et 534), et Νατειρας à Gérasa (Welles 136 et 235) 23. La région de

18. Sur ce patriarche d'Antioche, ami de Grégoire le Grand, cf. la rapide notice de GOUBERT 1967, p. 65-68.

19. Ils empêchèrent ainsi Jacques Baradée de se rendre à la convocation de l'empereur à Constantinople en 569.

20. Cf. AIGRAIN 1924, col. 1207-1212 ; MARAVAL 1998, p. 464-465.

21. MARAVAL 1998, p. 424-425.

22. LITTMANN 1905, p. 90, n° 2.

23. D. Feissel nous signale l'évêque de Gaza Natiras, présent au concile d'Éphèse en 431 (ACO I/1/2, *passim*).

l'Hermon n'a donc pas l'exclusivité de ce nom. De plus, un archimandrite pouvait être originaire d'une autre région que celle où il exerçait ses fonctions.

Avant même notre visite au tell Jefneh, j'étais donc convaincu qu'il fallait chercher 'Aṭō sur les pentes occidentales du Jebel al-'Arab. Le secteur de Suweidā' ne manque pas de toponymes avec l'élément « deir », mais aucun ne présentait un nom qui permettait de localiser 'Aṭō ou 'Aṭāw. La localisation désormais assurée du nouveau texte au sommet de la pente du tell Jefneh résout la question : le monastère de 'Aṭō se situe sur le versant ouest du tell Jefneh. Il est évidemment exclu que la pierre y ait été apportée d'ailleurs, à la différence de ce qui a pu se produire pour le texte de Kafr, qui a pu facilement descendre de la montagne. L'inscription de Kafr en effet a pu être apportée du tell Jefneh, même si l'on doit conserver l'hypothèse qu'elle a été gravée pour signaler un édifice situé dans le village de Kafr. En effet, elle se trouvait sur la porte d'un cellier appartenant au couvent, et ce cellier pouvait aussi bien se trouver dans un village situé en contrebas du couvent, au milieu des vignes qu'il possédait là, qu'à proximité immédiate du couvent lui-même : les vignes, aujourd'hui encore, montent à l'assaut du tell, faisant concurrence aux arbres fruitiers, mais l'altitude n'est guère propice à leur développement (fig. 6). On ne peut donc pas trancher entre les deux hypothèses.



Figure 6. Champs et vergers sur les pentes ouest-nord-ouest du tell Jefneh, avec le Jebel Quleib au fond © M. Sartre.

Cette identification soulève immédiatement un nouveau problème. En effet, la *Lettre* porte sous le n° 10 le nom d'un monastère de *Gūfnat* que R. Hoyland n'a pas hésité à localiser au tell Jefneh²⁴, le même que celui dont il est question ici d'après sa carte de la p. 122. Il a dû visiter lui-même le site où il a relevé « Nabataean, Roman and Byzantine ruins consisting of buildings and collapsed towers ».

24. HOYLAND 2009, p. 134 ; c'est déjà l'opinion de AIGRAIN 1924, col. 1210, qui identifie « Djefne » (n° 10 de la lettre) avec le site dont nous traitons ici, bien qu'il se trompe dans sa localisation puisqu'il le situe « au sud-est de Sala » (il est au sud-ouest de Ṣāleh).

Comme il est douteux que le même site apparaisse dans la liste sous deux noms différents à quelques lignes d'intervalle, cela fait un nom de trop pour le tell Jefneh. Il me semble que le témoignage épigraphique doit l'emporter sur le rapprochement toponymique, car il est pratiquement exclu que l'on ait pris la peine d'apporter d'ailleurs l'inscription sus-mentionnée, pour la mettre au milieu d'un amas de pierres. On peut donc considérer comme acquis que l'inscription provient bien du site lui-même. Deux hypothèses peuvent alors être formulées. Soit le monastère de 'Aṭō est bien situé sur le tell Jefneh et il faut chercher ailleurs celui de *Gūfnat* ; le rapprochement toponymique ne serait donc pas un indice suffisant ; soit l'établissement du tell Jefneh est bien le monastère de *Gūfnat* de la *Lettre*, et il faut alors comprendre pourquoi un responsable du monastère de 'Aṭō y est nommé. En tout état de cause, la découverte du cellier dudit monastère dans une inscription de Kafr exclut que 'Aṭō soit situé bien loin de tell Jefneh. La première hypothèse me semble préférable, notamment pour les raisons philologiques mentionnées plus bas, mais on peut laisser la question ouverte.

Si l'on adopte notre première hypothèse, la localisation du couvent dirigé par Nétiras en un lieu portant aujourd'hui le nom de tell Jefneh permet une dernière observation. Dans un livre récent, Greg Fisher s'interroge sur la réalité et la nature du soutien apporté aux miaphysites par la dynastie jafnide²⁵. Alliés de Byzance, les Jafnides obtinrent que Justinien laissât consacrer évêques pour eux Jacques Baradée et son confrère Théodore. On en a déduit un soutien constant à tous les miaphysites de la région, alors que G. Fisher note que le seul monastère de cette obédience où soit établi un lien avec les Jafnides est celui d'*Haliarum*, c'est-à-dire de Qaṣr al-Ḥeir al-Gharbi, où deux inscriptions grecques mentionnent Flavius Aréthas (al-Harith)²⁶. Le lien étroit entre Jafnides et miaphysites qu'établit Jean d'Éphèse ne reposerait-il que sur ce seul témoignage concret ? En réalité le contenu des inscriptions ne prouve rien quant au soutien supposé des Jafnides au miaphysisme en général, et à ce monastère en particulier : c'est seulement le témoignage du respect porté à la dynastie par les responsables du couvent, sans doute lors d'une visite d'Aréthas pour la première inscription ; le second texte est une simple acclamation en l'honneur du phylarque, datée de 569, peu avant sa mort. Rien n'indique que les Jafnides aient financé ou soutenu le couvent.

Le nouveau document pourrait néanmoins conforter la tradition rapportée par Jean d'Éphèse, même s'il n'est pas davantage explicite que les textes de Qaṣr al-Ḥeir al-Gharbi, si du moins on admet que le tell Jefneh tire son nom de la dynastie jafnide²⁷. Le tell volcanique abritant le couvent n'aurait pas gardé la mémoire du nom antique de celui-ci, mais celle des Jafnides ; serait-il imprudent d'en conclure que ceux-ci en furent sinon les fondateurs, du moins les protecteurs ? Cela n'invalide pas le questionnement plus large de Fisher, mais apporte un élément de réponse en faveur de la tradition.

Mais il faut rester prudent sur ce point d'étymologie, car les textes qui mentionnent les Jafnides ne font jamais usage de leur nom dynastique, mais toujours du nom propre de chacun de ses membres (Haretat, Mundhir, Na'aman)²⁸. En fait, *jefneh* désigne en arabe un type de vigne, et la même racine se retrouve déjà en syriaque (*gūpno'*) pour nommer les vignobles comme me le fait observer J.-B. Yon, ce qui n'est pas sans rapport avec la réalité locale²⁹ puisque toute la région est couverte de vignes. Il faut donc peut-être s'en tenir à une explication plus terre à terre, mais plus vraisemblable, du tell « des

25. FISHER 2011, p. 58 ; c'était déjà l'objet de HOYLAND 2009, notamment p. 128-129.

26. FISHER 2011, p. 57-58, avec renvoi à la publication de SCHLUMBERGER 1939 ; il s'agit des inscriptions A et C. Cf. SHAHID 1995, p. 833.

27. Cf. ROBIN 2008 ; FISHER 2011, avec une importante bibliographie. Cf. aussi les actes du colloque GENEQUAND & ROBIN 2014.

28. Que soit ici remercié Denis Genequand, qui a bien voulu faire une petite recherche étymologique et m'en communiquer les conclusions.

29. En arabe, *jafanāt* désigne le cep de vigne.

vignes »³⁰, au moins jusqu'à ce que les spécialistes se soient mis d'accord sur la toponymie jafnide³¹. S'il faut trouver un autre couvent « des vignes » pour le n° 10 de la *Lettre (Gūfnat)*, les sites propices à une telle appellation ne manquent pas.

Sauf erreur de ma part, nous avons avec cette inscription nouvelle la première attestation épigraphique d'un couvent et d'un responsable nommés dans la *Lettre des archimandrites*. Ce qui ne bouleverse certes pas nos connaissances sur ce document où subsistent encore bien des inconnues — plusieurs monastères restent à localiser —, mais ce type de conjonction entre textes manuscrits et épigraphie n'est somme toute pas si fréquent qu'on ne doive le signaler. La localisation précise du « saint monastère de 'Aṭō » dans la montagne à l'est de Kafr confirme, s'il en était besoin, que les monastères cités dans la lettre ne se situent pas seulement dans l'Hermon et la plaine qui s'étend à ses pieds à l'est, mais jusqu'aux marges orientales de la province d'Arabie³². Pour les nombreux sites non encore identifiés, il faut donc conserver ouverte la possibilité de les retrouver en n'importe quel point de la province.

Les vestiges sont à un tel point détruits qu'il est bien difficile d'y reconnaître quoi que ce soit. Il me semble identifier une structure ronde (et Hoyland signale aussi des tours effondrées), mais il faudrait de lourds dégagements de blocs pour pouvoir deviner des structures. Cependant, deux éléments plaident en faveur d'une certaine continuité d'occupation. Hoyland mentionne des constructions d'époque nabatéenne, romaine et byzantine ; il tire sans doute cette conclusion de relevés céramiques. Mais cela renforce une indication fournie par M. Dunand. Celui-ci indique qu'un autel qu'il avait vu à Sāleḥ³³, village de montagne situé à 6 ou 7 km du tell Jefneh, était réputé venir de Djifnā où l'on n'hésitera pas à reconnaître le tell Jefneh. Comme le même village a livré un autre autel semblable³⁴, celui-ci pourrait avoir la même provenance. Si les indications recueillies par Dunand sont exactes, cela pourrait signifier que le tell abritait, avant la construction du couvent, un sanctuaire païen, une sorte de haut lieu, dont les moines auraient eu à cœur d'effacer l'existence. Ce sommet qui se distingue de ceux des environs par sa double éminence et par sa prééminence avait en quelque sorte vocation à mettre en communication les hommes et le(s) dieu(x).

30. La même remarque vaut pour deux autres toponymes de la même *Lettre*. Elle mentionne un monastère *Gophnat* (p. 148, n° 10) et un autre 'ysny/'Issanā (p. 156, n° 129), qu'Irfan Shahid considère pour le premier comme fondation ghassanide, probablement de Jafna lui-même ou de son fils : SHAHID 1995, p. 831-832 ; HOYLAND 2009, p. 134, l'identifie avec tell Jefneh à en juger par la localisation sur la carte ; mais la vocalisation *Gūfnat* me semble renvoyer bien plus sûrement au syriaque *gūpno'* (vignoble) qu'à Jafna, ancêtre éponyme de la dynastie. Pour le second, Shahid le considère comme le monastère ghassanide par excellence car, selon lui, le nom ne peut qu'être la transcription syriaque de « ghassanide » : SHAHID 1995, p. 833-835. Cf. FISHER 2011, p. 59.

31. Sur la toponymie associée aux Jafnides, notamment les listes de Hamza al-Isfahani, *Tarikh*, remise en question sérieuse de GENEQUAND 2006, p. 63-84.

32. Nous n'avons pas ici à nous prononcer sur la raison pour laquelle figurent dans cette *Lettre des archimandrites d'Arabie* des responsables de couvents situés clairement hors de la province d'Arabie, en Palestine Seconde et dans les deux Phénicie ; cf. sur ce point les discussions de NOLDEKE 1875, SHAHID 1995 p. 824-825 et 880 (qui semblent se contredire), MILLAR 2009, HOYLAND 2009, p. 117-118. Je crois néanmoins que l'on doive exclure l'idée d'une province ecclésiastique différente de la province administrative (déjà MILLAR 2009, p. 107), même en tenant compte des changements de limites intervenus au cours du temps : plusieurs villages de la région proche de Damas ou de l'Hermon n'ont jamais été situés, à aucun moment de leur histoire, dans la *provincia Arabia*. La difficulté tient essentiellement au fait que les souscripteurs s'identifient explicitement comme archimandrites de la *province* d'Arabie, en translittérant en syriaque le mot technique grec pour *provincia*, ἐπαρχία, soit *hwprky' d'rby'*.

33. DUNAND 1933, p. 236, n° 145 (pl. 6) (*SEG* 7, 1131 ; *IGLS* XVI, 905) ; il s'agit d'un autel simple portant le nom du dédicant, son patronyme et le verbe « a fait ».

34. DUNAND 1933, p. 235, n° 139 (pl. 1) (*SEG* 7, 1125 = *IGLS* XVI, 904).

BIBLIOGRAPHIE

- ACO 1927-1928, E. SCHWARTZ éd.
Acta Conciliorum Oecumenicorum, I : Concilium Universale Ephesenum, 1 : Acta graeca, Berlin / Leipzig, 1927.
- AIGRAIN (R.)
 1924 « Arabie », *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, Paris.
- BEAULIEU (A.)
 1944 « La première civilisation du Djebel Druze », *Syria*, 24, p. 232-241, et « Appendice », p. 242-250.
- BRAEMER (F.)
 1993 « Prospections archéologiques dans le Hawran (Syrie) III », *Syria*, 70, 1993, p. 117-170.
- CHABOT (J.-B.)
 1908 *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas, Textus, Corpus scriptorum christianorum orientalium*, 17, Paris.
- CHABOT (J.-B.)
 1952 *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas, Versio, Corpus scriptorum christianorum orientalium*, t. 52, Louvain.
- DUNAND (M.)
 1933 « Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran », *RevBibl*, 42, p. 235-254.
- DUSSAUD (R.)
 1927 *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris.
- DUSSAUD (R.) & MACLER (Fr.)
 1903 *Rapport sur une mission scientifique dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, Paris.
- FEISSEL (D.)
 1982 « Remarques de toponymie syrienne d'après des inscriptions grecques chrétiennes trouvées hors de Syrie », *Syria*, 59, p. 319-343.
- FEISSEL (D.)
 2007 « De Tibère Constantin à Tibère Maurice, en relisant la dédicace IGLS V 2125 », *MUSJ*, 60, (= *Mélanges J.-P. Rey-Coquais*), p. 319-334.
- FISHER (G.)
 2011 *Between Empires: Arabs, Romans, and Sasanians in Late Antiquity*, Oxford.
- GENEQUAND (D.)
 2006 « Some thoughts on Qasr al-Hayr al-Gharbi, its dam, its monastery and the Ghassanids », *Levant*, 38, p. 63-84.
- GENEQUAND (D.) & ROBIN (Ch.-J.) éd.
 2014 *Les Jafnides, des rois arabes au service de Byzance (VI^e siècle de l'ère chrétienne), Orient & Méditerranée*, Paris, De Boccard.
- GOUBERT (P.)
 1967 « Patriarches d'Antioche et d'Alexandrie contemporains de Grégoire le Grand (Notes de prosopographie byzantine) », *REB*, 25, p. 65-76.
- HOYLAND (R. G.)
 2009 « Late Roman Provincia Arabia, Monophysites Monks and Arab Tribes: a problem of centre and periphery », *Sem&Class*, 2, p. 117-139.
- IGLS II
 JALABERT (L.) & MOUTERDE (R.), *IGLS II, Chalcidique et Antiochène (BAH, 32)*, Paris, 1939.
- IGLS VII
 REY-COQUAIS (J.-P.), *IGLS VII Arados et régions voisines (BAH 89)*, Paris, 1970.
- LAMY (Th.-J.)
 1898 « Profession de foi adressée par les abbés des couvents monophysites de la province d'Arabie à Jacques Baradée », *Actes du II^e congrès international des orientalistes*, Paris, 1897, Paris, p. 117-137.
- LITTMANN (E.)
 1905 *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900. Semitic Inscriptions*, New York.
- MAMA III
 WILHELM (A.), *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien (Monumenta Asia Minoris Antiqua, III)*, Manchester, 1931.
- MARAVAL (P.)
 1998 dans J.-M. MAYEUR et al., *Histoire de l'Église, III. Les églises d'Orient et d'Occident (432-610)*, Paris.
- MILLAR (F.)
 2009 « Christian Monasticism in Roman Arabia at the Birth of Mahomet », *Sem&Class*, 2, p. 97-115.
- NÖLDEKE (Th.)
 1875 « Zur Topographie und Geschichte des Damascenischen Gebietes und der Haurângend », *ZDMG*, 29, p. 419-443.
- ROBIN (Ch.)
 2008 « Les Arabes de Himyar, des 'Romains' et des Perses, III^e s.-VI^e siècle de l'ère chrétienne », *Sem&Class*, 1, p. 167-202.

- SARTRE (M.)
1985 *Bostra des origines à l'Islam*, (BAH 117), Paris, Geuthner.
- SCHLUMBERGER (D.)
1939 « Les fouilles de Qasr el-Heir el-Gharbi », *Syria*, 20, p. 366-372
- SEYRIG (H.)
1958 « Inscriptions grecques »,
G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III (BAH 50), Paris, p. 2-62.
- SHAHID (I.)
1995 *Byzantium and the Arabs in the sixth century*, Washington.
- WRIGHT (A. G.) & SOUTER (A.)
1895 « Greek and other inscriptions collected in the Hauran », *PEF-QS*, 1895, p. 41-60, 131-160, 265-280 et 346-354.

